

## L'incidence des réseaux relationnels dans l'expansion romaine: un exemple de l'intérêt de l'analyse de réseau en archéologie ?

### 1. Introduction.

En France, actuellement, il n'est pas évident de parler d'analyse de réseau en archéologie, encore plus pour les aspects sociologique de cette notion. Une analyse autour de cette thématique implique d'établir une étude soutenue par de solides données empiriques. L'analyse de réseau implique de représenter les relations et les connexions entre divers individus ou divers groupes, des relations. Néanmoins, les inhérentes lacunes de l'archéologie tendent à limiter la validité de ce type de travaux. Comment représenter de manière pertinente une réalité historique pour laquelle nous ne disposons que d'une image parcellaire et tronquée, fruit de l'incontournable action du temps ? Pour autant, il faut souligner que ce premier constat face à l'analyse de réseau n'est pas la norme pour l'ensemble des traditions académiques nationales, l'archéologie étant une discipline éminemment plurielle.

L'archéologie anglo-saxonne, d'une part, montre un intérêt manifeste pour l'analyse de réseau et la modélisation en général, qu'il s'agisse de modèles informatiques ou mathématiques<sup>1</sup>. Dans le cadre de cette conception anglo-saxonne, un modèle n'est pas valorisé pour sa capacité prédictive, capacité largement marginalisée pour toutes les sciences sociales. Il s'agirait plutôt de voir un modèle comme un moyen pertinent d'obtenir un nouvel éclairage sur les données archéologiques<sup>2</sup>.

D'un autre côté, l'archéologie en Europe continentale s'est résolument détachée de ses approches jugées peu empiriques, voire non pertinente. Confrontée au développement important du nombre d'opérations de terrain, cette archéologie a dû répondre à des problématiques patrimoniales qui prirent de plus en plus d'importance, notamment du point de vue du traitement et de la conservation du mobilier archéologique.

En tant que chercheur en archéologie, notre intérêt personnel pour les réseaux répond à plusieurs facteurs. Nous concevons l'archéologie comme une discipline qui a atteint un haut niveau de maturation méthodologique, associé à une spécialisation étendue et à l'utilisation de techniques issues des sciences de la nature. Ces conditions méthodologiques nous assurent l'obtention d'une quantité élevée d'informations avec une pertinence croissante. Il nous est maintenant possible de replacer un contexte dans son environnement physique passé, plus ou moins anthropisé, de rendre compte des flux économiques entre des zones géographiques précises ou d'avoir une idée grossière des caractéristiques démographiques d'un site. La quantité phénoménale d'informations obtenues nous autorise à lever sans cesse davantage le voile sur les réalités du passé.

On pourrait soutenir que la portée profondément diachronique de l'archéologie pourrait en faire un outil de premier plan dans la compréhension holistique des phénomènes humains. Cette conception a motivé la réalisation d'un cursus de sociologie durant nos travaux de doctorat. Notre intérêt pour cette science tient dans son analyse des phénomènes humains comme des faits, régis par des lois, qui disposent d'une certaine régularité. La nature sociale

---

<sup>1</sup> T. EVANS, R.J. RIVERS et C. KNAPETT, « Interactions in space for archaeological models », dans *Advances in Complex Systems*, 2011, 15, p. 1-20 ; T.A. KOHLER, G.J. GUMERMAN et R.G. REYNOLDS, « Simulating ancient societies », dans *Scientific American*, 2005, 293(1), p. 76-84.

<sup>2</sup> D. SIMS, « Archaeological Models: Pretty Pictures or Research Tools? », dans *IEEE Computer Graphics and Applications*, 1997, 17(1), p. 13-15.

de notre espèce implique l'existence d'une dimension collective pour nos actions et la nécessité de divers niveaux de connectivité.

Analyser et comprendre les relations interindividuelles ou entre groupes représente un enjeu d'envergure pour la majorité des sciences sociales. Le traitement divergent de cette problématique par l'archéologie française pourrait alors surprendre. Analyser l'origine d'un tel mouvement et en détailler les mécanismes n'est pas de notre ressort, mais il est intéressant de revenir sur certains aspects de ce rapport entre analyse des réseaux relationnels et l'archéologie, ainsi que sur son historiographie. Nous souhaiterions surtout interroger l'éventuelle pertinence d'une analyse de réseaux, via l'observation du mobilier archéologique, ainsi que la validité épistémologique de cette approche dans l'étude des phénomènes historiques, plus particulièrement ceux liés à l'histoire romaine.

## 2. Analyse de réseau et archéologie, de l'enthousiasme à l'indifférence.

Les études se rapportant aux thématiques des réseaux ont connu un développement majeur au cours des années 1960-1970<sup>3</sup>, en correspondance avec le déploiement néo-positiviste des paradigmes de la « *New Archaeology* ». Ce courant se développa aux Etats-Unis, sous l'impulsion de personnalités comme L.R. Binford et D.L. Clarke<sup>4</sup>. La « *New Archaeology* » a dès le départ été constitué autour d'une approche pluridisciplinaire, associant anthropologie et sociologie à l'analyse archéologique.

Ces paradigmes proposaient de considérer les sociétés humaines comme des structures systémiques, les variations du registre archéologique étant corrélées à des paramètres démographiques et sociétaux. Cette considération systémique induisait la possibilité de pouvoir appréhender les données archéologiques de manière computationnelle, en les envisageant comme un agrégat de sous-systèmes qu'il suffisait d'analyser isolément puis de rassembler. Du point de vue de l'analyse des réseaux, les travaux de C. Renfrew marquèrent une étape importante. Ce dernier utilisa les outils de la sociologie et des mathématiques pour proposer divers modèles et des représentations de réseaux dans l'organisation des échanges commerciaux ou dans celle de la distribution spatiale des sites<sup>5</sup>.

Cependant, malgré de premiers succès, les approches de la « *New Archaeology* » montrèrent rapidement leurs limites. Les modèles proposés avaient une tendance prédictiviste qui fut battue en brèche par de nouvelles données empiriques contraires. Par ailleurs, ces premiers modèles avaient été construits autour de données de terrain spécifiques. L'augmentation des opérations de terrains eut pour conséquence d'augmenter la quantité d'informations, induisant une évidente remise en cause des modèles antérieures. Enfin, des voix s'élevèrent contre une simplification excessive des réalités historiques présentées par ces premières modélisations (ou plutôt reconstitution), ainsi que sur leurs limites<sup>6</sup>. Ces modélisations possédaient une tendance à la généralisation en opposition avec les nouvelles informations obtenues.

---

<sup>3</sup> M.W. LAKE, « Trends in archaeological simulation », dans *Journal of Archaeological Method and Theory*, 2014, 21(2), p. 258-287.

<sup>4</sup> L.R. BINFORD, « Archaeological systematics and the study of cultural process », dans *American Antiquity*, 1965, 31, p. 203-210 ; D.L. CLARKE, *Analytical Archaeology*, Londres, Methuen, 1968, p. 72-83.

<sup>5</sup> C. RENFREW, *Approaches to Social Archaeology*, Edimbourg, Edinburgh University Press, 1984, p. 40-70 et 80-110.

<sup>6</sup> J.C. GARDIN, O. GUILLAUME et P.Q. HERMAN, *Systèmes experts et sciences humaines: le cas de l'archéologie*, Paris, Eyrolles, 1987, p. 10-15.

En Europe occidentale, une rapide lecture de la bibliographie rend compte du faible intérêt pour l'analyse de réseau, ou plus exactement d'un abandon progressif des approches s'y rapportant depuis les années 1980. Les questions relatives aux réseaux économiques ont été et sont encore l'objet d'un investissement soutenu, mais les représentations restent limitées. Certains archéologues européens ont tenté de valoriser la modélisation ou la reconstitution via l'analyse de réseaux, mais ils admettaient eux-mêmes représenter une minorité dont les considérations étaient sous-estimées<sup>7</sup>. L'œuvre magistrale de C. Domergue sur les mines d'Hispanie à l'époque romaine illustre un tel constat<sup>8</sup>. Bien que ce chercheur ait pris en compte l'influence des relations sociales dans l'exploitation des ressources minières, il n'a pas envisagé d'effectuer une représentation de ces relations en tant que réseaux, alors même qu'il disposait d'un corpus épigraphique et textuel conséquent en la matière. Cette absence nous semble symptomatique d'une disposition récente de notre archéologie par rapport aux thématiques des réseaux, au sens large. Pour s'étendre un peu plus sur le cas français, il faut souligner que l'augmentation exponentielle des opérations de terrain, avec le développement des activités préventives, a confronté l'archéologie à des défis plus immédiats. Dans un monde de plus en plus protéiforme, les questions patrimoniales gagnèrent en résonance dans les consciences collectives, les transformant en un enjeu politique majeur. On ne peut qu'apprécier un tel engouement mais il a eu des effets pervers, l'analyse historique et la réflexion épistémologique ayant été reléguées au second plan<sup>9</sup>. Une telle appréciation doit être nuancée, de par l'existence d'un différentiel face aux thématiques des réseaux entre l'archéologie historique et préhistorique<sup>10</sup>. Mais, dans le cas de l'archéologie historique, certains archéologues émérites perçoivent les réflexions épistémologiques comme subsidiaires face aux exigences patrimoniales.

A l'inverse, dans le monde anglo-saxon, malgré les opportunes critiques des paradigmes de la « *New Archaeology* », l'archéologie a continué à favoriser une approche holistique en tant qu'outil de la compréhension des phénomènes humains. On assista également au développement de travaux en lien avec l'analyse des réseaux relationnels. Les progrès de la sociologie des réseaux, en lien avec le développement des réseaux sociaux, amena un regain d'intérêt face à ces thématiques. L'étude de S. Graham représente un développement majeur<sup>11</sup>. Cette dernière proposait de représenter les relations entre différents producteurs de briques romains au travers de l'étude des timbres. Il faut souligner que le rapprochement académique entre l'archéologie, l'anthropologie et la sociologie, a eu tendance à favoriser une telle association des perspectives. À la différence de l'organisation académique européenne, ces disciplines sont gérées en partie conjointement. Il n'est pas rare de voir un anthropologue disposer d'une formation d'archéologue aux Etats-Unis. En revanche, de telles passerelles sont peu courantes en France.

---

<sup>7</sup> F. DJINDJIAN, « Pour une théorie générale de la connaissance en archéologie », dans *Archeologia e calcolatori*, 2002, 13, p. 101-117.

<sup>8</sup> C. DOMERGUE, *Les Mines de la péninsule Ibérique dans l'Antiquité romaine*, Rome, École Française de Rome, 1990, p. 321-333.

<sup>9</sup> F. CRIADO BOADO, *Arqueológicas. La razón perdida*, Barcelone, Bellaterra, 2012, p. 310-365.

<sup>10</sup> F. FOUGÈRE, « Pour une modélisation du cycle annuel de nomadisation des chasseurs-cueilleurs: données ethnographiques et conditions d'applications archéologiques », dans *Bulletin de la Société préhistorique française*, 2011, 108(2), p. 201-220.

<sup>11</sup> S. GRAHAM, « Networks, agent-based models and the Antonine itineraries: implications for Roman archaeology », dans *Journal of Mediterranean Archaeology*, 2006, 19(1), p. 48-59.

L'archéologie en France, de même qu'en Espagne ou en Italie, s'est de plus en plus constituée en une discipline qui favorisait les aspects techniques de sa pratique. Chercher à aborder l'analyse des réseaux en archéologie demande de s'écarter de l'orientation tant académique que conceptuelle qui prédomine actuellement. Au-delà des risques que cette démarche représente pour un archéologue face à sa communauté, elle pose également le problème de la manipulation de paradigmes et d'outils conceptuels bien particuliers. Ces derniers renvoient à des courants spécifiques, tant en sociologie qu'en anthropologie<sup>12</sup>. Par ailleurs, le caractère exogène de ces méthodologies induit leur nécessaire adaptation au cadre spécifique de la recherche archéologique. Il s'agit là du principal défi de la pluridisciplinarité, puisque chaque science construit ses méthodes et ses outils face à son propre objet d'étude.

On ne peut que convenir du caractère généralisateur qui marque souvent des travaux découlant de l'archéologie anglo-saxonne, mais on pourrait s'interroger sur la pertinence des approches que cette archéologie aborde de manière récurrente. Afin de poursuivre notre discussion, nous souhaiterions revenir sur l'éventuel apport de l'analyse de réseau dans l'étude d'un mobilier archéologique en reprenant certains de nos travaux en archéologie.

### 3. De l'étude des amphores tardo-puniques à l'observation des réseaux romains tardo-républicains.

Nos travaux en archéologie portent sur la production et la diffusion des amphores tardo-puniques (figure 1). Les amphores peuvent globalement être appréhendées comme des conteneurs commerciaux, principalement utilisées dans le transport de marchandises par voie maritime. Chaque culture, chaque région et chaque cité fabriquait des formes d'amphores particulières. Cette même forme était également distincte en fonction des produits qu'elle transportait. Si on y ajoute le fait que l'amphore était un support pour des marques fiscales et commerciales, on comprend l'intérêt de ce mobilier dans l'étude de l'économie antique, mais pas seulement. Les amphores tardo-puniques, en particulier, représentent des types amphoriques produits dans les secteurs puniques du sud de l'Espagne et du Nord du Maroc actuel<sup>13</sup>. Les chronologies de cette production, dans le prolongement à l'intégration au monde romain de ces espaces, représente des paramètres intéressants. Les types tardo-puniques commencent à être produits vers 150 avant J.-C., mais l'arrêt de cette production est marqué par un différentiel selon le niveau d'intégration de ces populations d'origine phénicienne au monde romain. Plus exactement, on note un arrêt de production beaucoup plus tôt pour l'ancienne Cadix, intégrée au monde romain dès 206 avant J.-C., que pour les communautés de Maurétanie qui ne devinrent politiquement romaines que vers 80 après J.-C.

Par ailleurs, si l'on observe la morphologie des amphores tardo-puniques, on peut clairement voir qu'il s'agit d'un mélange entre des formes romaines et puniques. Les propres modes de production de ces amphores sont marqués par une hybridation entre des techniques romaines et puniques<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup> C. BIDART, A. DEGENNE et M. GROSSETTI, *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p. 295-325 ; C. LAFAYE, *Sociologie des organisations*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 98-115.

<sup>13</sup> C. ARANEGUI GÀSCO, J. VIVES-FERRANDIZ et H. HASSINI, « Las ánforas », dans *Saguntum*, 2005, Extra 6, p. 107-134 ; A.M. SÁEZ ROMERO, « La producción de ánforas en el área del Estrecho en época tardopúnica (siglos III-I a.C.) », dans D. BERNAL CASASOLA et A. RIBERA I LACOMBA, (dir.), *Cerámicas hispanorromanas. Un estado de la cuestión*, Actes du 26ème congrès de l'association Rei Cretariae Romanae Fautores, Cadix, Asociación Rei Cretariae Romanae Fautores, 2008, p. 639-645.

<sup>14</sup> D. BERNAL CASASOLA, L. LORENZO, J.A. EXPOSITO ALVAREZ, A.M. SAEZ ROMERO, J.J. DIAZ RODRIGUEZ, « Las innovaciones tecnológicas itálicas en la alfarería gadirita (ss. II-I a.C.). A propósito del

Le premier objectif de notre doctorat répondait à l'identification de ces artefacts dans les contextes de consommation de la Gaule antique. Il faut noter que les productions du sud de l'Ibérie ont, *a priori*, une présence ponctuelle en Gaule avant l'apparition des amphores tardo-puniques. Au cours de nos travaux, nous avons pu identifier les voies maritimes de ces produits vers la Gaule et l'Italie, avec l'étude de plusieurs épaves aux chargements homogènes, caractérisés par des amphores tardo-puniques<sup>15</sup> (figure 2).

L'observation de ce mobilier archéologique a été la source de nombreuses observations surprenantes. Nous avons ainsi pu constater que certains sites fortement latinisés, plus particulièrement des sites miniers comme celui de Lascours dans le bassin de l'Aude<sup>16</sup>, étaient marqués par une présence très élevée de ces amphores, tandis que d'autres sites proches n'en présentent quasiment aucune. Par ailleurs, les marques et timbres, observés sur ces mêmes amphores tardo-puniques de Lascours, étaient similaires à ceux identifiés sur d'autres sites miniers du sud de l'Hispanie. Cette correspondance dans la nature et l'origine des amphores qui assuraient l'approvisionnement de ces colonies minières peut surprendre. La Campanie et d'autres régions de la Narbonnaise représentaient des espaces productifs importants. Néanmoins, bien que des amphores de l'Italie actuelle soit présentes sur le site français de Lascours, les productions de l'ancienne Cadix semblent bien plus significatives.

Ces données matérielles nous invitent à considérer l'existence de relations économiques particulières entre *Gadir*, le nom antique de Cadix, et des acteurs romains. Ces mêmes relations sont illustrées par le rôle central joué par certains personnages importants de l'aristocratie de l'ancienne Cadix, dont Cornelius Balbus. D'origine sémite, ce dernier fut adopté par un proche de Pompée, avant de devenir l'ami de ce dernier, puis celui de César. Il faut également souligner qu'il fut le premier consul non italien de l'histoire romaine, charge politique encore importante en son temps, et qu'il a été présenté comme l'homme le plus riche de son époque<sup>17</sup>.

L'ensemble de ces informations nous semble traduire la présence d'un rapport entre réseaux relationnels et réseaux économiques pour les productions amphoriques de *Gadir*. L'intérêt de ce rapport tient dans le fait que ces réseaux relationnels puissent avoir été traduits dans une production matérielle, donc être identifiable par l'archéologie. Par extension, il nous a semblé opportun de nous interroger sur l'originalité des réseaux relationnels et de l'organisation collective de la société romaine.

#### 4. Les réseaux relationnels et économiques tardo-républicains : un essentiel support/relais de l'expansion romaine.

---

taller anfórico de la Avda. De Portugal (Cádiz) », dans L.G. LAGOSTENA BARRIOS et D. BERNAL CASASOLA (dir.), *Talleres Alfareros y producciones cerámicas en la Bética romana (ss. II a.C.-VII d.C.)*, Actes du Congrès International de Cadix Figlinae Baeticae (12-14 novembre 2003), Oxford, John W. Hedges, 2004, vol. 2, p. 621-632.

<sup>15</sup> H. BERNARD, « Corse du Sud, Moines 2 », dans *Bilan scientifique du DRASSM*, 2004, 1999, p. 75-76 ; A. JONCHERAY et J.P. JONCHERAY, « Chrétienne M : trois épaves distinctes, entre le V<sup>ème</sup> s. av. et le I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. », dans *Cahiers d'archéologie subaquatique*, 2002, 14, p. 57-130.

<sup>16</sup> L. SCHNEIDER et D. GARCIA, *Carte archéologique de la Gaule. Le Lodévois : Arrondissement de Lodève et communes d'Aniane, Cabrières, Lieuran-Cabrières, Péret*. Paris, Éditions de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1998, p. 57-66.

<sup>17</sup> F. DES BOSCS-PLATEAUX, « L. Cornelius Balbus de Gadès: la carrière méconnue d'un espagnol à l'époque des guerres civiles (I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.) », dans *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1994, 30(1), p. 32-34.

Les sources historiques et archéologiques nous indiquent que Rome s'était majoritairement appuyée sur l'ancienne Cadix pour soutenir son expansion dans le reste de la péninsule ibérique. L'approvisionnement des troupes romaines en une illustration. Ainsi, les camps romains aux alentours de Numance regorgent littéralement d'amphores produites à *Gadir*. D'ailleurs, ces amphores ont préalablement été identifiées en relation avec leur présence à Numance. Elles répondaient à l'appellation « campamento numantino », avant que l'on puisse préciser l'origine de leur production dans la baie de Cadix et dans la région de Malaga<sup>18</sup>. L'histoire entre Rome et l'ancienne Cadix peut nous éclairer sur les caractères de cette relation.

*Gadir* disposait d'un emplacement stratégique, d'abord de par sa situation sur les routes maritimes entre la Méditerranée et l'Atlantique. Elle disposait également d'un accès à certaines ressources naturelles importantes, telles que le sel ou le thon (figure 3). Cette ancienne colonie phénicienne se transforma rapidement en une cité-état opulente et cosmopolite<sup>19</sup>. Elle représenta un acteur essentiel dans les rapports entre Carthage et l'Ibérie, ainsi que durant le déroulement de la seconde guerre punique<sup>20</sup>. Cependant, la tutelle carthaginoise s'avéra rapidement difficile à supporter pour les gaditains. Le pillage du temple de *Melqart*, par Magon Barca, amorça la détérioration durable des relations entre *Gadir* et *Kartago*. Il faut souligner que les sanctuaires étaient des structures de thésaurisation durant l'antiquité, jouant un rôle financier et économique majeur<sup>21</sup>.

Les exactions de Magon furent durement ressenties par l'aristocratie gaditane. Plus généralement, le conflit contre Rome semble avoir représenté un préjudice manifeste pour les intérêts économiques de *Gadir*<sup>22</sup>. C'est dans ces dispositions que certains membres de cette aristocratie entamèrent un rapprochement avec Rome. Suite à une première tentative infructueuse, *Gadir* se retrouva alliée à Rome par la signature d'un *foedus* en 206 avant J.-C. Un tel traité assurait des conditions avantageuses à l'ancienne Cadix par rapport au monde romain. Ce traité reconnaissait également la souveraineté des élites de la cité, notamment dans les affaires internes<sup>23</sup>.

Ces événements marquèrent l'établissement de relations économiques et sociales d'envergure entre les aristocraties romaine et gaditane. La signature de ce *foedus* passa par l'exécution d'un rituel spécifique, marqué par la reddition de la cité puis par sa reconnaissance par Rome

---

<sup>18</sup> E. SANMARTI GRECO et J. PRINCIPAL I PONCE, « Las cerámicas de importación, itálicas e ibéricas, procedentes de los campamentos numantinos », dans *Revista d'arqueologia de Ponent*, 1997, 7, p. 35-75.

<sup>19</sup> E. FERRER ABELDA et F.J. GARCIA FERNANDEZ, « El fenómeno de la polis en el mundo púnico occidental », dans J. J. JUSTEL, B.E. SOLANS, J.P. VITA et J.A. ZAMORA (dir.), *Las aguas primigenias: El Próximo Oriente Antiguo como fuente de civilización*, Actes du 4<sup>ème</sup> congrès de Saragosse sur le Proche-Orient Antique, (17 au 21 octobre), Saragosse, Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo, 2006, p. 653-667.

<sup>20</sup> E. FERRER ABELDA, « La bahía de Cádiz en el contexto del mundo púnico, aspectos étnicos y políticos », dans *Revista de prehistoria y arqueología de la Universidad de Sevilla*, 2006, 15, p. 267-280 ; E. FERRER ABELDA et R. PLIEGO VASQUEZ, « Auxilium consanguineis Karthaginiensis misere: un nuevo marco interpretativo de las relaciones entre Cartago y las comunidades púnicas de Iberia », dans *Mainake*, 2010, 32, p. 525-557.

<sup>21</sup> V. CHANKOWSKI, « Divine Financiers: Cults as Consumers and Generators of Value », dans Z.H. ARCHIBALD, J.K. DAVIES et V. GABRIELSEN (dir.), *The Economies of Hellenistic Societies, Third to first centuries B.C.*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 142-165.

<sup>22</sup> W. SESTON, « Gadès et l'Empire romain », dans *Hispania: Revista española de historia*, 1968, Extra 2, p. 3-5.

<sup>23</sup> E. GUERBER et J. PEYRAS, « Les cités libres à l'époque romaine », dans *Dialogues d'Histoire Ancienne*, 1997, 23(1), p. 301-310.

et la promesse d'une fidélité respective<sup>24</sup>. Cette alliance entre ces deux communautés était également matérialisée par l'alliance entre certains de leurs membres. En l'occurrence, il s'agissait de la mise en place de démarches « d'amitié », voire d'adoption, entre des aristocrates gaditains et romains<sup>25</sup>.

On peut observer que Rome a utilisé divers moyens pour intégrer Gadir à sa communauté d'intérêts, tant au niveau collectif qu'individuel. Les deux niveaux intervenaient de manière conjointe. L'alliance des cités était soutenue par l'alliance entre des individus, elles-mêmes marquées par la participation conjointe dans des réseaux économiques fructueux<sup>26</sup>. Une telle conception n'est pas spécifique au monde romain et on peut l'identifier à de nombreux moments de l'histoire. Cependant, la culture romaine disposait d'outils d'intégration bien spécifiques. Elle possédait un véritable appareil institutionnel, formel et informel, qui favorisait l'intégration d'étrangers prêt à défendre les intérêts romains.

Si l'on se penche davantage sur le déroulement de l'expansion romaine, on observe de manière récurrente la formation de réseaux avant les principales campagnes militaires. Ces réseaux sont identifiables matériellement par la présence de produits romains, les pratiques commerciales reposant pour beaucoup sur l'existence de pratiques sociales durant l'antiquité<sup>27</sup>. Derrière ces réseaux économiques, on peut pertinemment supposer l'existence de réseaux relationnels plus ou moins intenses et étendus. Cette considération face aux réseaux relationnels et économiques est présente à de nombreux niveaux dès les tous premiers moments de l'histoire romaine. Une telle perspective est développée en sociologie des réseaux par la notion « d'encastrement » des réseaux économiques et sociaux<sup>28</sup>.

La première expansion romaine en Italie a d'abord été le fruit de la formation d'un réseau d'alliances politiques, lui-même soutenu par d'intenses réseaux relationnels<sup>29</sup>, entre patronages et amitiés<sup>30</sup>. Les sources relatives au déroulement de la seconde guerre punique en Italie mettent en lumière cette même idée. M. Fronda revient sur la probable stratégie d'Hannibal dans la péninsule italienne, organisée autour de la défection des cités alliées de Rome, seul moyen pour le général carthaginois de modifier le rapport de force des effectifs en hommes, favorable à Rome<sup>31</sup>. Outre le rôle joué par la nouvelle stratégie militaire romaine

---

<sup>24</sup> P. BOYANCE, « Les Romains, peuple de la fides », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé: Lettres d'humanité*, 1964, 23(4), p. 426-432.

<sup>25</sup> S.C. ORTIZ DE ZARATE, « Los Cornelia Pusiones de Hispania », dans *Hispania antiqua*, 1993, 17, p. 227-252.

<sup>26</sup> A. PADILLA MONGE, « Fenicios, hispanos e italianos en la elite de Gades », dans *Florentia iliberritana: Revista de estudios de antigüedad clásica*, 2010, 21, p. 261-290.

<sup>27</sup> A. DUPLOUY, « L'aristocratie et la circulation des richesses. Apport de l'histoire économique à la définition des élites grecques », dans *Revue belge de philologie et d'Histoire*, 2002, 80(1), p. 5-24.

<sup>28</sup> M. FERRARY, « Dynamique des réseaux sociaux et stratégies d'encastrement social », dans *Revue d'économie industrielle*, 2010, 129-130, p. 171-202 ; M. GROSSETTI, « Réseaux sociaux et ressources de médiation dans l'activité économique », dans *Sciences de la société*, 2006, 73, p. 83-103.

<sup>29</sup> A.M. SANZ, *La République romaine et ses alliances militaires : pratiques et représentations de la "societas" de l'époque du "foedus Cassianum" à la fin de la seconde guerre punique*, Paris, Université Panthéon-Sorbonne (Thèse de doctorat), 2013, p. 25-86.

<sup>30</sup> J.M. DAVID, « La prise en compte des intérêts des Italiens par le gouvernement de Rome », dans M. JEHNE et R. PFEILSCHIFTER (dir.), *Herrschaft ohne Integration? Rom und Italien in republikanischer Zeit*, Actes du colloque de Dresde (28-30 octobre 2004), Francfort, Verlag Antike, 2006, p. 95-110.

<sup>31</sup> M.P. FRONDA, *Between Rome and Carthage: Southern Italy during the Second Punic War*, New-York, Cambridge University Press, 2010, p. 13-50.

face au génie tactique d'Hannibal, et l'influence des géopolitiques régionales en Italie, M. Fronda note la contribution jouée par les réseaux relationnels. Il indique l'implication de vecteurs d'intégration spécifiquement romains dans l'échec du grand général carthaginois.

Les remarques antérieures nous invitent à définir, avec davantage de précision, les diverses composantes d'un éventuel appareil intégrationnel romain. Nous avons déjà identifié celui de « l'amitié ». La reconnaissance juridique de ce statut durant l'époque républicaine, garantissait, en théorie, la reconnaissance des droits des deux parties. Cette catégorie concernait des hommes de mêmes statuts qui ne possédaient pas de liens de dépendance et impliquait la reconnaissance de leurs statuts respectifs. Cette pratique impliquait certains engagements, dont celui de porter assistance à son ami et de l'héberger quand cela était nécessaire. Il existait une graduation dans la définition de l'amitié. Elle traduisait l'importance accordée par les romains à la distinction des statuts sociaux<sup>32</sup>. L'existence de ces niveaux d'amitié engendre un chevauchement terminologique entre *amici* et *clientes* qui rend souvent son identification difficile.

Un second outil important est représenté par le patronage<sup>33</sup>. Ce dispositif concernait davantage des individus qui appartenaient à des classes sociales distinctes, ou à des statuts clairement divergents. Patrons et clients étaient tenus par un engagement qui était formellement reconnu<sup>34</sup>. Le patronage était un vecteur important d'intégration à la société romaine, mais c'était surtout un dispositif central dans l'accession au pouvoir politique<sup>35</sup>. En devenant un client, un membre d'une population étrangère disposait des moyens d'entrer en contact avec les conceptions et pratiques propres à la culture romaine, un facteur déterminant dans tout processus intégrationnel<sup>36</sup>.

Enfin, l'outil le plus important, et sûrement le plus sous-estimé, est représenté par l'adoption<sup>37</sup>. Derrière le rattachement à une famille romaine, cette incorporation permettait à un étranger d'obtenir la citoyenneté romaine et de bénéficier des multiples avantages de ce statut. Ce mode d'intégration était totalement inédit avant le développement de la culture romaine, puisque cette adoption était indépendante de l'âge, de la culture ou des rapports biologiques. Les sources antiques nous indiquent bien souvent l'adoption des membres de l'élite autochtone par des aristocrates romains durant les phases d'expansion et de conquêtes. Rome a régulièrement cherché à établir des réseaux relationnels, formellement construits et strictement organisés, dans les premiers moments du déploiement de ses forces militaires<sup>38</sup>. Il est difficile d'estimer et de suivre la formation de ces réseaux, lesquels aboutirent souvent à

---

<sup>32</sup> R. SALLER, « Patronage and friendship in early Imperial Rome: drawing the distinction », dans A. WALLACE-HADRILL (dir.), *Patronage in ancient society*, Londres, Routledge, 1989, p. 49-62.

<sup>33</sup> A. WALLACE-HADRILL, « Patronage in Roman society: from republic to empire », dans A. WALLACE-HADRILL (dir.), *Patronage in ancient society*, Londres, Routledge, 1989, p. 63-72.

<sup>34</sup> J.M. SANTERO SANTURINO et J.F. RODRIGUEZ NEILA, « Hospitium y Patronatus sobre una tabla de bronce de Cañete de las Torres (Córdoba) », *Habis*, 1982, 13, p. 105-164.

<sup>35</sup> E. DENIAUX, *Clientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron*, Rome, Ecole Française de Rome, 1993, p. 287-311.

<sup>36</sup> A.M. PADILLA et W. PEREZ, « Acculturation, Social Identity and Social Cognition: A new Perspective », dans *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, 2003, 25(1), p. 41-44.

<sup>37</sup> J.F. GARDNER, « Status, sentiment and strategy in Roman adoption », dans C. MIREILLE (dir.), *Adoption et fosterage*, Paris, De Boccard, 2000, p. 63-79 ; P. MOREAU, « Les adoptions romaines », dans *Droit et cultures*, 1992, 23, p. 13-35.

<sup>38</sup> M. COLTELLONI-TRANNOY, « Les rois de l'empire, entre 70 av. J.-C. et 73 apr. J.-C. », dans *Pallas. Revue d'études antiques*, 2014, 96, p. 91-109.



une adoption et donc à la disparition de l'identité étrangère. Cependant, la diffusion de la *gens Cornelius* en Hispanie, ou de celle des *julii* en Gaule, représente une illustration de l'opérativité de ces modes d'intégration. Par ailleurs, il faut insister sur la large diffusion des produits romains antérieurement à la majorité des conquêtes, et donc sur l'existence probable de réseaux relationnels, pour mieux saisir l'ampleur du phénomène.

Tout autant que dans l'efficacité de son appareil militaire, la culture romaine pouvait compter sur des dispositifs intégrationnels et des vecteurs de diffusion. Ces derniers auraient soutenu son expansion et assuré le maintien de son autorité. Rome a généralement cherché à associer le déploiement de ses forces militaires à des relais appartenant aux élites locales. Ces relais, formellement constitués autour des catégories que nous avons présentées, représentaient des atouts à de nombreux niveaux. Tout d'abord, d'un point de vue militaire, ces relais apportaient généralement des troupes auxiliaires non négligeables, comme ce fut le cas avec la cavalerie Numide de Massinissa<sup>39</sup>. De plus, la formation de ces relais et leur intégration à la société romaine divisait les forces hostiles sur un théâtre d'opération. Quel meilleur moyen de gagner un conflit que de transformer un ennemi en ami ? D'un point de vue politique, ces relais devenaient les supports du maintien de l'autorité romaine au niveau local. Une fois la fureur du combat tombée, ces élites, proches de Rome, sortaient généralement renforcées au détriment des autres membres des classes supérieures. Cette position dominante représentait déjà une contrepartie pour la participation au conflit en faveur de Rome. Surtout, cette position apportée l'assurance de leur participation active à la défense des intérêts de l'*Urbs*. De par leur intégration formelle à la société romaine, les intérêts de ces élites étaient confondus avec ceux des Romains. C'est le pouvoir romain qui avait été l'instrument de leur ascension et l'affaiblissement de cette autorité aurait été bien souvent la source de la déchéance de ces mêmes élites. Enfin, d'un point de vue économique, ces relais agissaient comme des têtes de pont dans l'accès aux marchés étrangers, favorisant la circulation des produits de leurs « amis ».

Afin de mieux présenter une telle idée, il serait intéressant de revenir sur les conditions de l'un des plus cuisants échecs militaires, mais surtout politique, de l'histoire romaine, celui des campagnes de Germanie. Il s'agirait plus exactement de s'interroger sur l'éventuelle relation entre cet échec et la moindre intégration au monde romain des diverses populations qui formaient la *Germania*.

Sous l'impulsion du nouvel empereur Auguste, Rome tenta de poursuivre son expansion au-delà du Rhin. L'organisation de ces opérations militaires fut sans commune mesure avec les campagnes précédentes. Plusieurs légions furent mobilisées, avec le déploiement de contingents conséquents d'auxiliaires. Afin d'assurer l'approvisionnement de ces troupes, Auguste entama la construction de nombreux aménagements dans divers secteurs de la Gaule. Le déroulement de ces campagnes en Germanie fut l'objet d'un important effort logistique et d'une préparation bien en amont<sup>40</sup>. La pacification de la nouvelle province de Germanie passa par l'implantation de colonies et la construction de camps permanents. Pourtant, malgré cette intense préparation et les efforts consentis, l'épisode germain se termina par l'une des plus grandes défaites militaires de l'histoire romaine, avec la bataille de Teutoburg.

---

<sup>39</sup> I. KATI-COULIBALY, « Les prémices de la négociation entre Rome et le Royaume numide pendant la seconde guerre punique », dans *Hypothèses*, 2001, 4, p.131-140.

<sup>40</sup> E. WERNER, *La romanisation de la Germanie*, Paris, Errance, 2007, p. 12-38.

Beaucoup a été dit sur cette défaite militaire aux causes multiples<sup>41</sup>. Entre l'éventuelle inaptitude de Varus, les tactiques de guérilla et de harcèlement employées par les germains et la trahison du citoyen romain d'origine germanique *Caius Julius Arminius*. Ces facteurs représentent probablement des causes suffisantes pour expliquer l'ampleur de la défaite militaire. Mais pas celle de la déroute complète de l'installation romaine en *Germania Magna*, et l'échec plus global de l'expansion romaine au-delà du Rhin. L'insuccès de cette installation nous semble plutôt renvoyer à des causes plus profondes, peut-être le résultat d'une moindre intégration de la Germanie aux réseaux romains. Les données archéologiques ont tendance à corroborer une telle lecture.

Le mobilier découvert dans les territoires au-delà du Rhin est marqué par une absence significative de produits romains, que ce soit en amphores ou en céramique fine, antérieurement à la première moitié du premier siècle après J.-C.<sup>42</sup>. Si l'on compare cette information avec la Gaule, l'Ibérie ou l'Afrique, on constate un différentiel significatif. Ces derniers espaces étaient marqués par la présence de produits romains plusieurs décennies avant toutes opérations militaires<sup>43</sup>. Rome avait déjà constitué des réseaux relationnels et économiques avant l'arrivée de légionnaires, réseaux matérialisés par la diffusion des produits romains et la transmission des manières de faire romaine<sup>44</sup>. Ces mêmes réseaux avaient d'ailleurs soutenu les opérations militaires de manière déterminante, comme ce fut le cas en Gaule et en Afrique. Au contraire de la Germanie, les populations de Gaule et d'Ibérie avaient déjà été confrontées et ponctuellement intégrées à la culture romaine.

Les indices matériels nous montrent la faible extension spatiale et chronologique des réseaux romains dans les espaces à l'est du Rhin. Les sources font peu référence à d'éventuelles amitiés avec des élites germaniques. Les conquêtes militaires de la Gaule ou de la Bretagne ont représenté un prolongement cohérent dans l'intensification des réseaux romains préalablement établis. Celle de la Germanie a été majoritairement constituée autour de l'arrivée brutale des forces militaires romaines, dans une relative exclusion des populations locales, une situation qui participerait à en expliquer le dénouement.

## 5. Conclusions

Afin d'interroger la pertinence d'une analyse des réseaux relationnels en archéologie, nous sommes revenus sur la possibilité d'effectuer une telle étude à partir du mobilier archéologique. Dans cette perspective, il nous a semblé essentiel de revenir sur le rôle majeur des réseaux relationnels et des dispositifs intégrationnels romains dans le développement de cette culture. Ces dispositifs complétaient l'utilisation brutale et extrême de la force par Rome. On a souvent mis l'accent sur les seuls aspects militaires ou économiques de la puissance romaine, en négligeant la valeur de l'organisation collective inédite qui y était

---

<sup>41</sup> Y. LE BOHEC, *La " bataille " de Teutoburg*, Clermont-Ferrand, Lemme, 2013, p. 22-63.

<sup>42</sup> U. EHMIG, « Deux assainissements avec amphores à Mayence (Germanie supérieure) », dans *Gallia*, 2002, 59(1), p. 233-251.

<sup>43</sup> F.J. GARCIA FERNANDEZ et E. GARCIA VARGAS, « Entre gaditanización y romanización: repertorios cerámicos, alimentación e integración cultural en Turdetania (siglos III-I a.C.) », dans *Saguntum*, 2010, Extra 9, p. 115-134 ; F. OLMER, « L'aristocratie romaine, le vin et le marché gaulois », dans Y. ROMAN et J. DALAISON (dir.), *L'économie antique, une économie de marché ?*, Actes des tables rondes de Lyon (4 février et 30 novembre 2004), Paris, Diffusion de Boccard, 2008, p. 215-234.

<sup>44</sup> A. GARCIA-BELLIDO, « Los "mercatores", "negotiatores" y "publicani" como vehículos de romanización en la España romana preimperial », dans *Hispania: Revista española de historia*, 1966, 104, p. 497-512.

associée. Il serait peut-être plus pertinent de les envisager conjointement pour mieux en comprendre le déroulement.

Nos remarques sont le fruit de l'observation de divers ensembles matériels associés à la présence romaine. Il serait donc envisageable d'effectuer une étude sommaire des réseaux relationnelle via le mobilier archéologique. Il est évident que ce même mobilier doit avoir été l'objet d'un important travail analytique, afin de fournir les informations nécessaires à sa corrélation avec des paramètres sociétaux. Seuls des éléments matériels spécifiques, à priori les productions amphoriques, seraient capables de nous fournir de telles indications (figure 4). Mais il s'agit d'une aptitude qui devrait être davantage considérée.

Malgré l'éventuelle utilité d'une analyse de réseau en archéologie, nous sommes conscients qu'il existe de nombreuses difficultés dans son exécution. Certaines d'entre elles sont inhérentes à la nature fragmentaire du mobilier archéologique. D'autres sont intimement liées aux particularités de constitutions et d'expressions des réseaux à travers le temps et l'espace, chaque culture façonnant des modalités spécifiques dans l'établissement de ses réseaux. De ce point de vue, la disparition de la nature étrangère de certains individus, suite à leur adoption, représente un défi plus spécifique à l'organisation des réseaux relationnels romains. Bien qu'il ne faille pas négliger ces entraves, il ne faudrait également pas sous-estimer les possibilités dont dispose l'archéologue. En effectuant des associations entre diverses sources de données, les marques épigraphiques et les produits amphoriques par exemple, il serait possible de déterminer les divers agents qui marquaient les réseaux antiques. Les travaux de Vincent Cholier, dans ce même ouvrage, nous semblent représenter un autre exemple manifeste des possibilités offertes par cette approche pour notre discipline.

Cependant, avant de pouvoir mener un débat sur l'éventuelle méthodologie d'une analyse de réseau en archéologie, il importe de défendre la validité d'une telle approche. Comme nous l'avons indiqué, l'analyse de réseau, la modélisation et la reconstitution plus généralement, sont mésestimées en Europe continentale. Cette moindre portée accordée à ce type d'approche n'est pas seulement le fruit d'une limitation du répertoire archéologique. Une lecture des évolutions épistémologiques tend plutôt à indiquer les fondements idéologiques et non scientifiques des conceptions contemporaines en la matière.

Certains paradigmes contemporains tendent à limiter la validité d'inférences vers les populations anciennes. Un ouvrage majeur de J.-C. Passeron illustre l'établissement de telles prescriptions<sup>45</sup>. Bien que ce chercheur revienne opportunément sur l'intérêt d'une configuration historique des phénomènes humains, il juge que les raisonnements de chacune des disciplines qui composent l'étude de l'Homme sont intrinsèquement particuliers<sup>46</sup>. Plus concrètement, il n'existerait pas de phénomènes constants et universels dans le fonctionnement de notre espèce qui autoriseraient l'association de ces diverses disciplines. Cette représentation exclue résolument le rapprochement, tant méthodologique que conceptuelle, entre l'étude du présent et celle du passé humain. Elle exclue également toutes correspondances entre notre nature biologique et culturelle. Nous concevons au contraire ces dimensions comme conjointement immanentes à la définition de l'espèce humaine.

En tant qu'êtres humains, nous sommes autant nature que culture; autant des individus génétiquement particuliers que les membres d'une même espèce répondant à des mécanismes similaires. Une telle complexité des phénomènes humains nous amène à nous rapprocher des

---

<sup>45</sup> J.C. PASSERON, *Le raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel, 2006, p. 50-64.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 80-85.

conceptions de E. Morin et J.L. Le Moigne quant à la nécessité d'une approche pluridisciplinaire dans l'analyse en sciences humaines<sup>47</sup>. Du point de vue des dynamiques sociales historiques, les réseaux relationnels (de même que leurs extensions économiques et politiques) seraient des phénomènes aux modalités particulières mais aux fondements invariables à travers le temps. Leur fonctionnement est attaché au développement des cultures historiques. De par le caractère essentiel des dynamiques de réseau, leur prise en compte nous semble nécessaire dans l'analyse archéologique. Le développement de thématiques de recherches pluridisciplinaires autour de l'analyse de réseau, entre archéologie, sociologie et géographie, se déploie dans une logique similaire. Les travaux récents de I. Malkin sur le monde grec<sup>48</sup>, ou de D. Harris Cline sur le monde hellénistique<sup>49</sup>, illustrent tout particulièrement ce constat. Il importe alors de prendre toute la mesure des enjeux autour de ces thématiques et d'accepter les risques inhérents à la constitution de nouvelles approches en dehors de cadres disciplinaires stricts. Un engagement qui est loin d'être répandu pour le moment. En France, cette prise de conscience ne peut être que le résultat d'une profonde réflexion collective autour du renouvellement de nos épistémologies. En archéologie d'abord, mais plus généralement dans les diverses disciplines qui forment les sciences sociales.

---

<sup>47</sup> E. MORIN et J.L. LE MOIGNE, *L'intelligence de la complexité*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 12-45.

<sup>48</sup> I. MALKIN, *A Small Greek World: Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 3-63.

<sup>49</sup> D. HARRIS CLINE, « Six Degrees of Alexander: Social Network Analysis as a Tool for Ancient History », dans *Ancient History Bulletin*, 26(1-2), p. 59-69.